

DENISEBENOIT

CURRICULUM VITÆ

DENISE BENOIT
contact@benoitdenise.com

1966-1968 Études de peinture et sculpture à l'école des beaux-arts de Montréal.

1968-1971 Diplômée de l'Institut des Arts de Diffusion (IAD), en Belgique.

INSTITUT DES ARTS DE DIFFUSION
15, avenue de Tervueren, 1040 Bruxelles

Enseignement supérieur artistique
de plein exercice et de type court.

Section GRADUAT EN ARTS DE DIFFUSION
Spécialisation : INTERPRETATION

Année scolaire 1970-1971

Le jury chargé de procéder à l'examen de fin d'études et de délivrer le diplôme de GRADUAT EN ARTS DE DIFFUSION
Spécialisation : INTERPRETATION

Vu la loi du 7 juillet 1970 relative à la structure générale de l'enseignement supérieur ;
Vu les lois relatives à l'enseignement technique et les arrêtés qui en assurent l'exécution ;
Attendu que le programme comporte les matières suivantes, réparties sur trois années d'études :
Déontologie, Mass media, Structures générales du monde contemporain, Histoire de la littérature, Histoire du théâtre, Musique, Orthophonie et manipulation de textes, Formation vocale, Expression vocale, Déclamation, Interprétation, Improvisation, Doublage, Rythmique, Analyse de textes, Expression corporelle, Spirotechnie, Danse, Formation corporelle, Escrime.

Attendu que Melle Denise BENOIT né(e) à Sainte-Dorothée (Québec) le 28 juin 1949
satisfait aux conditions exigées pour participer à l'examen de fin d'études ;
Attendu qu'il (elle) termine ses études avec succès et qu'il (elle) obtient en outre 70 pour cent du total général des points ;
il délivre le présent DIPLOME avec la mention DISTINCTION
GRADUAT EN ARTS DE DIFFUSION, spécialisation INTERPRETATION
BRUXELLES, le 26 juin 1971

le 17 mai 1971

Denise Benoit a fait un stage d'un
mois, en janvier, à la "Pomme Verte" - Nous
montions "Glomoël et les pommes de terre"
je lui ai demandé de faire un travail d'assistant -
ce qu'elle a fait avec assiduité et compétence -
j'ai apprécié sa gentillesse, son imagination,
son sens des enfants, son amour du théâtre.

Catherine Dasté

Grâce à un travail
d'assistante de mise en scène à
Paris, pour le spectacle de
Glomoël et les pommes de terre
géantes, avec Catherine Dasté
au **théâtre de la Pomme
Verte**, Denise Benoit décide
de se diriger vers la mise en
scène.



De retour au Québec après son séjour en Europe où elle travaillait comme comédienne et assistante de mise en scène, Denise Benoit écrit et réalise deux court métrages de fiction, *Coup d'oeil blanc* (1973) et *Un instant près d'elle* (1974).



En 1975, sa démarche expérimentale en théâtre attire l'attention de Luce Guilbeault, qui réalise un documentaire sur elle produit par l'Office National du Film du Canada, **Denyse Benoit comédienne**.



Puis en 1976, Denyse Benoit, la même Denise Benoit, reprend la caméra et réalise un autre court métrage, **La Crue**, qui obtient le prix du meilleur scénario au Festival de l'image de Montréal et est sélectionné à divers festivals internationaux, parmi lesquels celui de Tours en France comme en Belgique.



UNE BONNE "UNE" QUÉBÉCOISE DES PORTRAITS D'ENFANTS MAIS PEU DE FILMS MODÈLES

Que retenir des deux séances de confrontation de dimanche ? Particulièrement trois films sur les dix qui furent présentés.

Dans un ordre préférentiel, nous placerions en tête la réalisation de la Canadienne (Québécoise) Denyse Benoit, « La Crue ». Cette crue, c'est celle qui à chaque printemps, après la fonte des neiges, inonde une partie de la banlieue de Montréal du côté de la ville de Laval. Un démenage en vitesse, mais chaque fois pour revenir aussi vite. Cette fois, au milieu des débordements de la rivière des Mille Isles, un meurtre a été commis et une fillette qui connaît

son auteur va poursuivre celui-ci à coups de sarcasmes et de chantages. Le meurtrier a un physique et un nom qui amusent un moment, il s'appelle... Tourangeau.

Mais au cœur de ce pays de froidure et autour du fait divers, une ambiance un peu grave finit par imprégner tous les protagonistes du film et celui-ci techniquement, ne manque pas de qualités. L'ensemble pourrait être plus vigoureux, voire plus inquietant, mais voilà quand même... une bonne crue qu'il faut suivre jusqu'à la dernière séquence.

Le charme hongrois

Après le pittoresque québécois, le charme hongrois. Les films qui nous viennent des studios de Budapest ou de la Pusztá ont souvent, en effet, un charme bien particulier. Avec le « Portrait » de Maria Sos, on retrouve un peu le sourire et la vivacité d'un ancien grand Prix du Court-Métrage, le « Toi » d'Istvá Szabo.

Il y a chez les cinéastes de la-bas une façon un peu semblable de tracer un portrait, de faire parler — et se confier — les jeunes personnes interviewées. C'est léger, certes très léger, mais pas ennuyeux du tout. Et cela se termine sur une note très poétique, l'image de la jeune comédienne devenue clown.

Il y a toilette et toilette...

Avec le troisième film de notre classement (pour dimanche), on change totalement de monde, puisque l'on plonge dans celui de l'enfance. De l'enfance certes, qui ne peut échapper au monde des adultes — et à leur prétention d'éducateurs — mais qui voit malgré tout quelques « grandes personnes » se pencher sur elle avec un autre regard.

On l'a deviné, « Modèles d'enfants, enfants modèles » que signent conjointement Cécile Lemoine et Laurence Argeller, lesquelles font parler la psychologue Madeleine Laik, se veut un peu film-pamphlet. On ne peut pour autant l'accuser de brandir le drapeau du M.L.F. (ce qui se-

rait d'ailleurs parfaitement se droit) car les dénonciations qui sont les siennes, des premières « conditionnements » de la vie de l'homme (et de la femme !) sont devenues et surtout depuis maintenant, celles de beaucoup de citoyens et de citoyens. Par ailleurs, le film qui est bien fait échappe au didactisme. Dernière, loin d'être négligeable, la film provoque la contestation !

Des autres réalisations du jour, deux encore traitaient de problèmes éducatifs. L'une « Sense of Movement » du Britannique Sue Jerrard, entraînait véritablement dans la catégorie des films pédagogiques, en mettant surtout en valeur l'extrême mérite de spécialistes de l'enfance handicapée. L'autre, « La Toilette », signée par la Française Annie Comolli, venait plutôt en contrepoint (ironique, malgré lui !), des « Modèles d'enfants ».

Nous assistions là, en réalité, au spectacle d'une toilette modèle laissée... à l'initiative de maman. Quelques mots sur le restant : « Bocom Xam Xam » de Maurice Dore, second film sénégalais ou un marabout guérit les maladies mentales (classique, non sans intérêt mais lent). « 101 heures » de l'Autrichien Ludwig Stepanik (un sujet mais quelle lourdeur). « Blanc de Mémoire, Souvenir Rouge » du Canadien Yvan Girouard, aux images vite oubliées. Une animation américaine « Blue Eyes » (de Louise Doyle) qu'il faudrait souligner en tant que telle et une recherche qui n'ira guère loin « Fame » des Californiens Mark Kirkland et Richard Jefferies.

DEUX MOTS, DENYSE BENOIT ?

L'éclat dans les yeux, le sourire, l'accent. Elle a beaucoup de choses pour elle. Elle a envie de faire beaucoup de choses aussi et ce qu'elle entreprend, semble faite pour le réussir. Une preuve pour Denyse Benoit ? « La Crue » nous l'a apportée.

Ce n'est pas son premier film. Il y eut d'abord une petite fiction de dix minutes. Déjà, un film d'ambiance. Sur la solitude... « La Crue » a été réalisée avec une bande de copains, et bien sûr de tous petits moyens.

— En peu de jours aussi, nous dit-elle. Nous avons tourné durant ce que vous appelez en France les... week-ends. Durant quatre fins de semaine. Il nous fallait profiter de la crue. Par chance, elle était double, au dernier printemps !

Double crue, double sujet aussi. Plusieurs thèmes viennent se chevaucher. C'est voulu.

— J'ai voulu traiter d'un jeu de forces mais en proposant plusieurs niveaux de compréhension ou d'interprétation.

Le goût de vivre, de tout connaître, de tout dire. Denyse Benoit en est un vrai exemple. Cette cinéaste, qui a fait ses études en Belgique, et les Beaux-Arts, d'abord fait du théâtre (avec Catherine Dasté). Comédienne, elle qui semble rire tout le temps, avait une préférence pour les rôles dramatiques. Maintenant elle a plusieurs scénarios à écrire et à mettre en scène. Un ami l'attend au Canada pour tourner avec elle.

Deux jours à Tours. Juste le temps de dire deux mots aux uns et aux autres. Mais sans jamais cesser de sourire, de vous regarder franchement dans les yeux et de vous parler avec son accent inimitable.



Avec son sourire, son accent, son éclat, la Canadienne Denyse Benoit (en haut, à gauche). À sa droite, la réalisatrice hongroise du « Portrait » d'une jeune comédienne Marie Sos. En bas, en médaillon, Ludwig Stepanik (Autrichien), qui s'est penché sur le sort d'un musicien chargé de battre le record

LA NOUVELLE REPUBLIQUE
24/11/77 - TOURS
A COULTE - P. FAURE



PRIX DU MEILLEUR SCENARIO AU FESTIVAL DE L'IMAGE, MONTREAL 78



la crue d'une rivière et d'une fillette

avec

LOUISE	GAGNON	genevieve
ANDRE	POIRIER	raymond
LOUISE	CARRE	jeannine
JULES	GAUVREAU	paul
PEPPER		roger



la crue

un film couleur de
DENYSE BENOIT

taire occupait jusqu'ici presque toute la place, on a vu hier deux courts métrages de fiction d'une sensibilité indéniable.

La Crue de Denise Benoit se sert intelligemment d'un événement qui est d'actualité en cette période de l'année (une inondation dans une ville de banlieue) pour décrire quelques personnages originaux. A la faveur de cette crue, un sadique qui vient d'étrangler une jeune fille découvre que son crime a été percé à jour par une adolescente. L'affrontement se fera sans heurts, par de fines allusions, l'auteur refusant le pittoresque pour ne s'intéresser qu'à la vérité de ses personnages.

Le film de Paul Tana, les Gens heureux n'ont pas d'histoire (2e partie de Deux contes sur la rue Berri), fuit lui aussi les grandes envolées lyriques, s'attachant à quelques personnages captés dans leur quotidien et dialogues

Histoires d'eaux

Inondations du printemps en banlieue montréalaise. Dans les eaux, une flèche. Une radio diffuse des informations. Vandalisme d'agriculteurs contestataires, la Gendarmerie Royale du Canada intervient. Conflits locaux/propriétaires. Le corps d'une jeune fille est décou-

vert près du pont de Saint-Eustache, étranglée après avoir été violée. Arrestation de deux militants du Front de Libération du Québec.

Et ceux qui déménagent parlent un banal dans l'ordre de ce que parle cette voix de la radio qui diffuse l'ordre d'un Pouvoir, tout être effacé par le paraître (voir ce qu'ils déménagent).

Mais quelles eaux, quelle

crue occupent les esprits, y fissurant quelles failles, par où pourrait s'engouffrer l'écume débordante d'un désir qui dessille?

Cet homme obèse qui aide la famille à déménager avant que les flots envahissent le logis, la petite fille l'a-t-elle vu à l'aube conduire une barque près du lieu où fut trouvée la victime? Louise Gagnon et André Poirier sont boule-

versants, au naturel que mine une inquiétante étrangeté.

Imagine-t-elle que l'homme a violé. Genevieve? Elle hurle sa sexualité à cet ordre d'un monde qui la révolte...

J'entends Claude Gauvreau, j'entends "Beauté baroque"; "Chair de flexible émerveilleusement. Elle était un symbole nullement virtuel: elle maintenait à l'existence, par sa désinvolte allure, l'harmonie déliée."

La fille à la bicyclette perturbe le documentaire avec sa comptine, où l'humour cingle de toute une avidité patiente et toute une impatiente rage. "J'ai passé neuf mois de vacances / dans le ventre de ma maman. / J'ai regardé par la fente / le zouzou de mon papa. / Il battait si bien la mesure / qu'il m'a craché dans la figure. / C'était blanc, c'était sucré, / ça goûtait la crème glacée."

Les eaux déferlent.

Quel souffle, ces fluides! Le à première vue perturbe, morale et imagination ont les coudées fran-

De haut en bas, Denyse Benoit; Paule Baillargeon, aussi prodigieuse cinéaste qu'actrice, et Louise Gagnon, dans La Crue.



Le prix du meilleur scénario parrainé par la Société des écrivains canadiens (S.E.C.) lors du Festival populaire du jeune cinéma qui s'est tenu récemment à Montréal a été attribué à Denyse Benoit. Parmi les membres du jury, la S.E.C. était représentée par Mlle Elisabeth Revai, Ph.D., bibliothécaire et professeur d'université et M. Axel Maugey, Ph.D., professeur d'université. Denyse Benoit a étudié deux années aux Beaux-arts de Montréal et trois années, le théâtre, en Belgique où elle a participé à des spectacles pour enfants en tant que comédienne, animatrice et metteur en scène. Pendant son séjour outre-atlantique, elle a aussi été assistante à la mise en scène de Catherine Dasté, à Paris.

De retour au Québec en 1971, elle enseigne les arts dramatiques puis fait de l'animation culturelle en Gaspésie et à Montréal. Denyse Benoit possède dans ses cartons de nombreux scénarios, parmi lesquels : La ruée verte, Un instant près d'elle, Les sourires passagers, Jeux de relations, etc.

L'Office national du film a tourné sur elle : Denyse Benoit comédienne, que Luce Guilbault a réalisé.

Le prix lui a été attribué pour son film La crue, tourné en 1976. Suivant la gagnante, "La crue est une chronique de banlieue inondée un jour de printemps, dans laquelle se vit une situation dramatique et des rapports de force entre un adulte de 48 ans et une fillette de 13 ans."

- 3 0 -

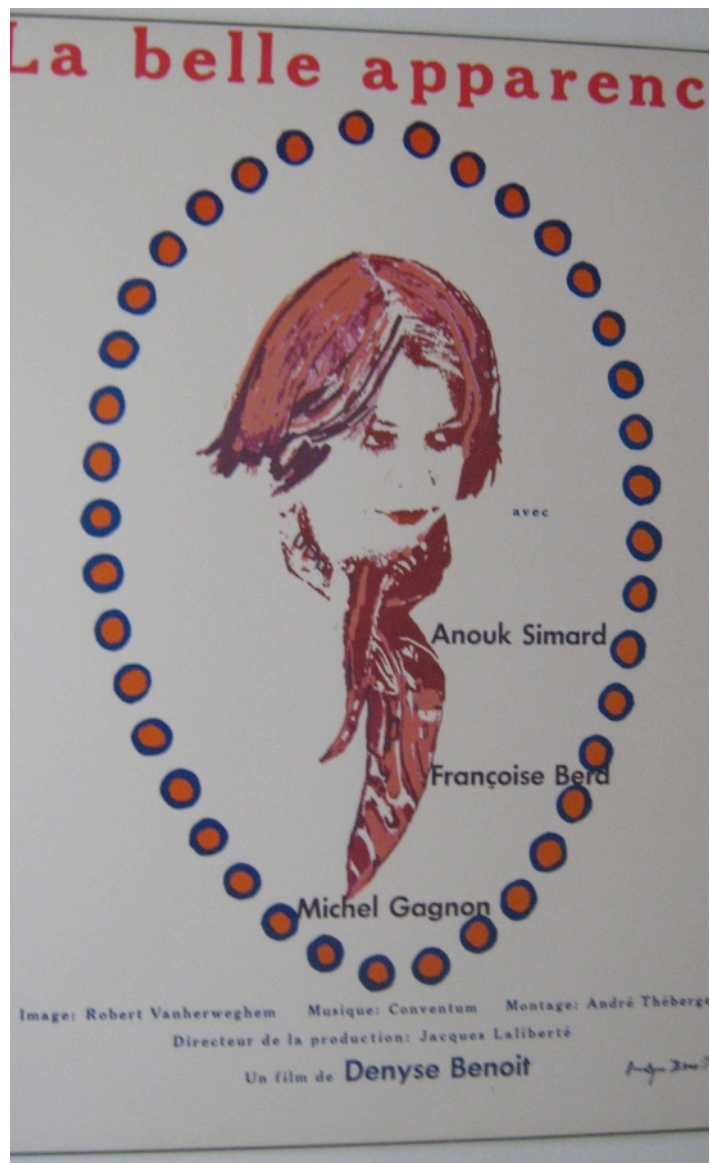
Société des écrivains canadiens
B.P. 171, succursale Victoria
Montréal, Québec
H3Z 2V5

Tél. 481-4472 (soir) et 879-4923 (jour)

Renseignements : René le Clère, S.E.C., secrétaire général

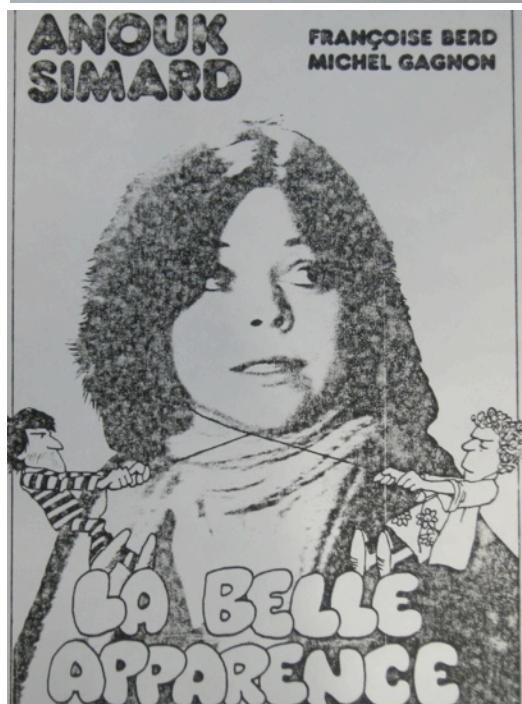
Montréal, le 19 avril 1978

Publication immédiate et sans restriction



En 1979, Denise Benoit signe son premier long métrage, comme réalisatrice, scénariste et productrice, **La Belle Apparence**, portrait d'une jeune femme partagée entre son désir de sécurité et son goût du risque.

Le film est sélectionné dans plusieurs festivals à Montréal et en France, dont Poitiers et Tours.



mon

Akira kurosawa,
le cinéma japonais
en occident

qu'il aurait
tribuer à un
Japon con-
rés ne s'é-
es.

France sin-
vraient que
était pas
américano-
izogushi et
Terayama,
aujourd'hui
même si la
uvres du ci-
encore trop
et élitaire.
accès public
Ouzala et
rberousse»,
et terrible
«Dodes Ca-
pu familia-
spectateurs
pays avec
cinéma

manière trop anarchique et
partielle.

Adaptateur de Shakespeare
(« Macbeth » ou « le Château
de l'araignée »), de Dos-
toievski (« l'Idiot »), de Gorki
(« les Bas-fonds »), et même
de l'auteur américain de Série
noire Ed Mc Baine, Kurosawa
fait montre d'un « éclectisme »
suffisamment réaffirmé pour,
qu'à notre tour, nous ne l'en-
fermions pas dans le « ghet-
to » du cinéma japonais (cette
espèce de secrète alchimie de
ciné-club), même si ce ghet-
to-là avait la configuration de
l'université.

Le cinéma de Kurosawa
Akira ne fonctionne pas d'une
manière différente du cinéma
de John Ford (par exemple...
mais ce n'est pas uniquement
un exemple !). Le cinéma do-

Plutôt qu'un film pirandel-
lien (c'est ce qu'il convenait
de dire il y a plus de 25 ans)
qui dessinerait quelques en-
trechats supplémentaires au-
tour du douteux « A chacun sa
vérité », « Rashomon » est plu-
tôt une attitude narcissique du
cinéma qui ne connaît de légi-
timation que de sa propre
pratique et non pas en ce qu'il
servirait une vérité qui lui
serait extérieure et supérieure.

Un bûcheron, un bonze et
un domestique, réunis par
l'orage sous le portique du
temple de Rash-O-Mon où ils
se mettent à couvert, vont
chacun donner leur version
d'une sanglante affaire qui
vient d'être jugée et qui met
en scène trois autres person-
nages : un samouraï, sa fem-
me et un bandit. Viol. Suicide
ou meurtre. Meurtre ou duel.
Ravissement ou désespoir de
la femme violée. Nous n'en
saurons que ce que chacun
veut bien dire. Les images, el-
les, sont vraies ; le reste ap-
partient vraisemblablement à
la littérature... Kurosawa ne
tire pas pour autant son épigle
du jeu. S'il y a des vérités
qui lui paraissent bonnes à di-
re, elles concernent directe-
ment des antagonismes socia-
ux, pour ne pas dire des
antagonismes de classes.
Vérités et mensonges sont
déterminés plus par des anta-
gonismes sociaux (le bonze et
le samouraï opposés au bandit
et au domestique) que par une
quelconque « réalité » qui
n'appartiendrait qu'à l'ordre
de l'abstraction.

Au terme de cet échange
de témoignage, le bûcheron,

France

LIBERATION

le québec à poitiers entre l'alibi nationaliste et le direct télévisuel

CONSACREES cette année au cinéma du Qué-
bec, les 18^e Journées cinématographiques
de Poitiers entendaient appliquer l'équation
qui caractérise cette importante manifestation : un
cinéma-une société. Tandis que du Québec nous ne
connaissions en France que très peu de films, l'im-
portante délégation de cinéastes, techniciens et cri-
tiques venus à Poitiers finissait par nous convaincre
que les rares films vus à Paris donnaient de leur
pays « une image fausse et biseauté, jouant essen-
tiellement sur l'exotisme et le folklore ».

Les premières productions
québécoises, malgré l'emprise
du clergé qui les finance indi-
rectement et les thèses nationa-
listes réactionnaires qu'el-
les défendent, auront de posi-
tif la découverte qu'elles per-
mirent, par une population en-
thousiaste de l'image même
de leur pays, image que les é-
crans colonisés avaient tou-
jours cachée. En effet, le
Canada est globalement, de
tous les pays, le premier con-
sommateur de films améri-
cains !

Le nombre de longs métra-
ges produits chaque année au
Québec (55 en 1973, puis 36,
30, 42 et 18 en 1977, secteur
public et privé confondus)
masque mal le problème de la

version que permet la fiction :
écrit par un groupe de 16 per-
sonnes et joué par des
« comédiens naturels »,
« Thetford au milieu de notre
vie », de Fernande Dansereau
et Iolande Rossignol, permet à
un groupe bien localisé de
mettre en scène sa réalité
quotidienne, à travers l'his-
toire du devenir d'un couple.

Pourtant, mis à part « les
Servantes du Bon Dieu »,
documentaire sur une commu-
nauté religieuse de Diane
Letourneau qui entretient avec
ses bonnes sœurs une relation
d'amour et de fascination
génératrice de superbes ima-
ges et d'effets comiques con-
testataires involontaires (?),
les choses marquant

les », entendez hollywoodien-
nes... Cette « politique » stéri-
lise toute production nationale
originale.

Direct ou fiction ?

Le « genre » qui a fait la
renommée mondiale du ciné-
ma québécois est le cinéma
direct. Tout en présentant des
« classiques » de la génération
du direct, les Journées ciné-
matographiques de Poitiers
permettent de constater
l'évolution suivante. Il y a
ceux qui continuent dans la
pure mais simple tradition du
cinéma direct avec parfois
une vision plus théorisée de
leur pratique : « Chronique des
Indiens du nord-est du Qué-
bec », d'Arthur Lamothe, série
de plusieurs films sur ces In-
diens colonisés par le Québec,
Lamothe étant l'un des seuls
qui, définissant une démarche
politique globale, prévoit pour
le dernier film de sa « Chroni-
que » une prise en charge par
les Indiens de sa réalisation.
Se démarquant de cette
quasi-tradition, d'autres films
tentent de renouveler le
genre, tout changement en la
matière passant par la sub-

qu'on ne trouve pas dans le
romantisme d'un Wim Wen-
ders dont il est proche.

Cette méfiance vis-à-vis de
la fiction, jugée à tort moins
représentative de la société
que scrute le cinéma direct
québécois, s'amenuise avec la
nouvelle génération de cinéas-
tes, du moins ceux qui refu-
sent le ghetto d'un cinéma dit
« artisanal », officiellement
marginalisé. Symbolisant cet
espoir, le plus bel exemple en
était à Poitiers le premier long
métrage de Denyse Benoît,
« la Belle Apparence », qui
refuse l'alibi nationaliste du
cinéma direct et la facilité du
langage télévisuel améri-
canisé, premier film difficilement
financé et dont la spécificité
québécoise tant recherchée à
Poitiers, est peut-être dans sa
volontaire lenteur et son opti-
miste désespoir.

Michel Poicard

• Toutes les citations sont extraites
de l'important dossier consacré au
cinéma québécois publié dans le nu-
méro de février de « la Revue du ciné-
ma-Image et Son ». On peut aussi lire
« l'Aventure du cinéma direct », de G.
Marsois, chez Seghers, et le fonda-
mental « les Cinémas canadiens », de
Robert Daudelin, collection Cinéma
permanent, éditions P. L'Herminier.



poitiers xvii : le québec

Les 17^{es} Journées cinématographiques de Poitiers, consacrées cette année au Québec, ont permis de faire un large tour d'horizon, rétrospectif et actuel, sur la production francophone du Canada. Il faut souligner à nouveau l'importance et l'intérêt de telles manifestations vouées à un thème spécifique : Poitiers joue un rôle exemplaire en ce domaine depuis de nombreuses années.

Du fait que nous avons régulièrement accordé à la production québécoise sa juste place dans nos pages, je me bornerai à signaler ici quelques-uns

des films les plus récents découverts à Poitiers. C'est pourtant un film vieux de près de dix ans qui a été, à mon sens, l'événement de ces Journées, bien qu'il soit passé presque inaperçu du fait des séances en « doublon », rançon de l'abondance des matières. ON EST AU COTON, de Denys Arcand, tourné en 1969, terminé en 1971, a en effet été « bloqué » pendant cinq ans par la direction de l'organisme d'Etat qui en était le producteur, l'Office National du Film, et n'a été « libéré » qu'en 1976 après avoir circulé clandestinement en copies pirates. Pourquoi cette mesure de censure dans un pays libéral ? Parce que ce film était — et reste — une véritable bombe contre le système capitaliste. Non

LA BELLE APPARENCE, de Denyse Benoît.



Anouk Simard brille dans "la Belle Apparence"

Dans le cadre de "CINÉ-MARDI le 22 mars sur la chaîne de Radio-Québec, on projette "la Belle Apparence", film canadien tourné en 1978, drame psychologique qui met en vedette Michel Gagnon, Anouk Simard, Françoise Berd, J.-Léo Gagnon et Anne-Marie Ducharme. Issue d'un milieu aisé, Simone parraine un prisonnier. Lorsque celui-ci sort de prison, et au grand désespoir de sa mère qui désapprouve l'intérêt de sa fille pour l'ex-détenu, elle l'aide à refaire sa vie. Ce dernier s'attache de plus en plus à sa protectrice qui devient bientôt sa maîtresse... À souligner la merveilleuse interprétation d'Anouk Simard (notre photo) dans ce récit qui est malheureusement traité d'une façon un peu maladroite malgré la réalisation appliquée de Denyse Benoît.

tée à Bayreuth en 1954. La production qu'on verra à la télé est celle du Metropolitan Opera House de New York. En vedette Eva Marton, Tatiana Troyanos, Richard Cassily, Bernd Weikl et John Macurdy sous la direction musicale de Jack Levine. Partagé entre la passion dévorante qu'il éprouve pour la pure Elizabeth, fille du landgrave Hermann de Thyringe, Tannhauser participe au tournoi des chanteurs de la Wartburg. Il espère en sortir vainqueur et gagner ainsi le cœur de la vierge chaste, mais dans l'ardeur du concours, il trahit le secret de sa passion pour la déesse du Venesberg. Repoussé par le pape qui lui refuse l'absolution, Tannhauser en appelle de nouveau à Venus, mais au bord de l'abîme, Elizabeth s'est éteinte en implorant de Dieu le pardon du pêcheur. Par le renoncement, celui-ci trouve le chemin du salut et meurt pardonné.

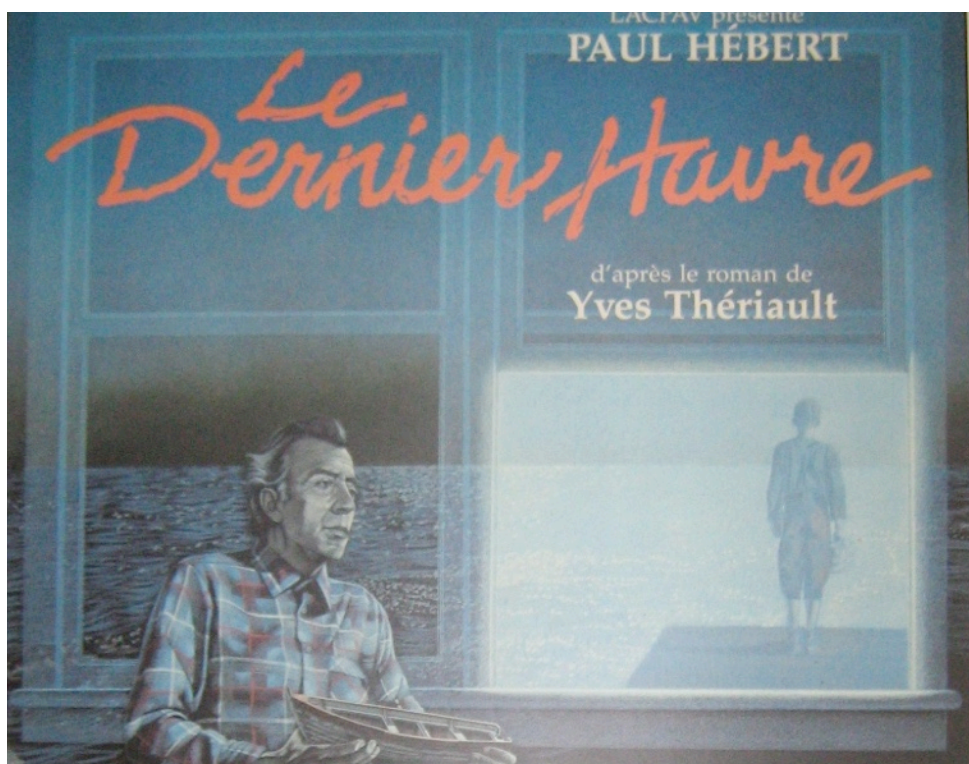
"Un papillon sur l'épaule" projette



En 1980, elle écrit le scénario d'un docudrame produit pour la RTBF (radio-télévision belge), **l'Étiquette**, réalisé par Manu Simon.

En 1986, elle scénarise et réalise son deuxième long métrage, **Le Dernier Havre**. Adapté d'un roman d'Yves Thériault, le film décrit les derniers jours d'un vieux pêcheur qui tient à garder sa dignité.

Le film remporte le Prix du Public au *Festival Sept Jours du Cinéma de Hull-Ottawa* et une mention spéciale du jury au *Festival de la Mer* à Toulon, en France.



DIMANCHE 19 OCTOBRE 1986 / LE JOURNAL DE MONTRÉAL

Paul Hébert au cinéma: FORMIDABLE

(PC) — Le vieux pêcheur Aldéi est sans doute jusqu'ici la meilleure composition de Paul Hébert au cinéma. Le comédien remplit et crève le grand écran dans *Le Dernier Havre*, le long métrage de Denyse Benoît tiré d'un roman d'Yves Thériault.

Le drame d'Aldéi, c'est que le métier de la pêche a changé et l'a rejeté, lui l'aristocrate de la mer. Son fils (joué par Claude Gauthier) est bien pêcheur lui aussi mais à la moderne et, insulte suprême, il a profité de deux petites journées de celui-ci à l'hôpital pour vendre la barque de son père.

Le roman de Thériault et le film de Mme Benoît racontent comment Aldéi, à l'insu de ses proches contrariés par son autonomie et ses convictions, va remettre

en état la barque qui déperit sur la grève.

Paul Hébert fait vivre naturellement ce personnage astucieux et discret, avec des sautes d'humeur, oscillant entre le grincheux et le taquin. Aldéi est aussi convaincant dans ses brefs moments de désarroi que dans ceux où le regard pétillant de triomphe.

La distribution est à l'avenant, toute en justesse et en sobriété; surtout le fils et la bru soupçonneuse (Louisette Dussault), le commerçant Flower (Robert Ri-

vard) qui regrette de ne pas avoir les jambes d'Aldéi.

Tourné en 1985 du côté de la Baie des Chaleurs (à Caplan et Port-Daniel entre autres), *Le Dernier Havre* offre un magnifique portrait du pays (direction photo de Robert Vanherweghem) en plus d'un véritable suspense: Aldéi — il bénéficie de complicités hors la famille — mettra-t-il son bateau à l'eau?

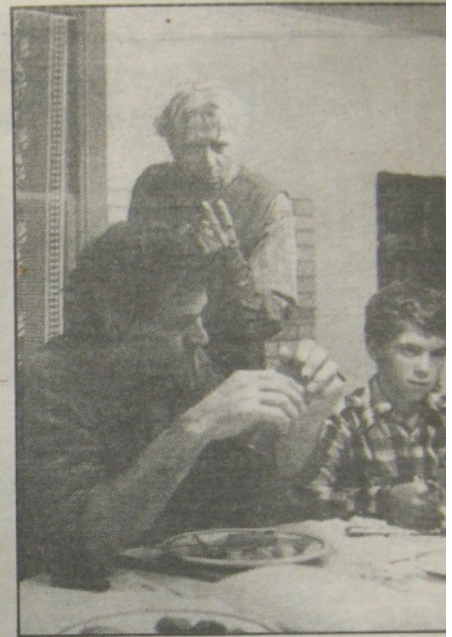
Rendez-vous important
Tôt un beau matin

d'été, il engraisse ses géraniums et cire ses chaussures pour aller à son rendez-vous important avec la mer...

Le film fait des transitions harmonieuses entre le passé et le présent. Les premières scènes montrent le héros, venu à 13 ans de l'intérieur des terres, découvrant le métier des pêcheurs.

Puis Aldéi, âgé, vu de dos, regarde rêveusement la mer quand, tout à coup, un trois-roues motorisé traverse le paysage. Et même s'il préfère sa barque en bois, il ne vit pas de toquades passées, il sait que la promesse d'un magnétoscope peut amadouer sa bru.

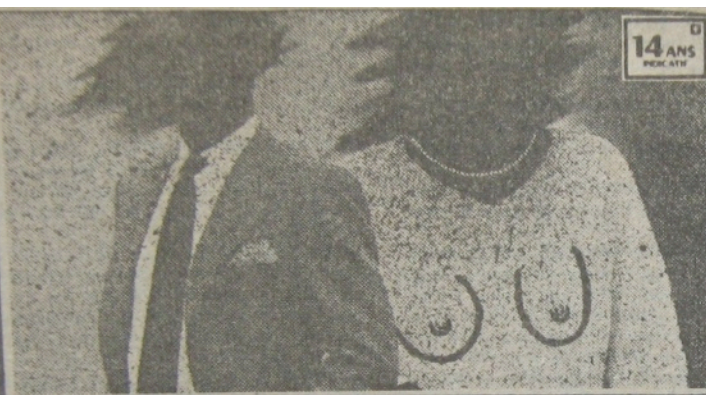
Denyse Benoît, qui a travaillé au film depuis



Paul Hébert (debout) reprochant à son fils (Claude Gauthier) d'avoir vendu sa barque. Le fils (d) est joué par Benoît Arsenault.

1979, raconte d'ailleurs le soulagement d'Yves Thériault quand elle est allée le voir la première fois, à Rawdon: «J'avais

assez peur de te voir sortir de l'autobus avec sabots aux pieds, venant tout droit de la Saint-Denis.»



LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN

CORPORATION IMAGE M & M ET L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA PRÉSENTENT LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN
UN FILM DE DENYS ARCAND. PRODUIT PAR RENÉ MALO ET ROGER FRAPPIER
AVEC DOMINIQUE MICHEL DOROTHÉE BERRYMAN LOUISE PORTAL PIERRE CURZI
RÉMY GIRARD YVES JACQUES GENEVIÈVE RIOUX DANIEL BRIÈRE ET GABRIEL ARCAND
IMAGE GUY DUSOUL MONTAGE MONIQUE FORTIER MUSIQUE FRANÇOIS DOMPIERRE SUR DES THÈMES DE HAENDL
PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ PIERRE GENDRON PRODUCTEURS RENÉ MALO ET ROGER FRAPPIER SCÉNARIO ET RÉALISATION DENYS ARCAND
PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION DE TÉLÉFILM CANADA LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DU CINÉMA DU QUÉBEC ET LA SOCIÉTÉ RADIO-CANADA
DISTRIBUTION PAR LES FILMS RENÉ MALO

COMPLEXE DESJARDINS
BASILAIRES 1 288-3141

CARREFOUR LAVAL

BROSSARD

PARADIS

2330, AUT. DES LAURENTIDES 688-3684 MAIL CHAMPLAIN 465-5906 8215 RUE HOCHÉLAGA 354-3110

22^e
SEM.

Aussi: Paris à St-Hyacinthe, Rex à St-Jérôme, Capital à Sherbrooke, Fleur de Lys à Trois-Rivières, Cartier à Shawinigan.

L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA
présente

90 JOURS

JACQUES ROUFFIO
GIORGIO SILVAGHI
GEORGES CONCHON

Emitego
ST DENIS JARRY 388 5577

Consultez notre guide
Cinéplex Odéon, pour
les horaires!

CINÉMAS
CINEPLEX ODEON

Prima Film et LACPAV présentent

PAUL HÉBERT

LE DERNIER HAVRE SURPREND AGRÉABLEMENT.
LE RÉCIT COULE AVEC UNE GRÂCE CONTENUE.
C'EST UNE JOLIE SURPRISE!

LUC PERREAULT - La Presse

PRIX DU PUBLIC
7 jours du Cinéma
Hull - 1986



Le Dernier Havre

3^e
SEM.

BERRI
ST-DENIS - ST-CATHERINE 288-2115

PRIMA

LE DERNIER HAVRE

Jolie surprise

■ Avec le succès qu'il a connu, *Le Déclin de l'empire américain* fait tellement d'ombre sur le reste de la production québécoise qu'il fait parfois oublier d'autres efforts, pas toujours aussi exaltants mais néanmoins forts valables. Le fait que ces autres films existent témoigne d'abord de la vitalité actuelle du cinéma québécois. Mais



LUC PERREAULT

leur diversité dans la forme, les genres et les sujets de même que leur pluralité d'expression méritent aussi d'être soulignées.

Le Dernier Havre de Denyse Benoit surprend agréablement. Non pas que Denyse Benoit soit une inconnue. On a pu suivre ses efforts depuis son court métrage *La Crue* et *La Belle Apparence*, son premier long métrage. Mais, bien que ces films traduisaient une ambition personnelle tout à fait légitime, il leur manquait encore la griffe

pression à un autre. Ici, la réalisatrice a su éviter, c'est le cas de le dire, la plupart des écueils, sauf peut-être le plus important: le trop grand respect envers l'oeuvre originale.

Un naufrage

Aldéi est un marin à la retraite. Cette existence liée à la mer — un flashback initial nous le fera découvrir — est le résultat d'une vocation décidée très jeune. Cet homme des bois a décidé très tôt qu'il serait marin. Ce choix de l'enfant guidera toute sa vie l'adulte. L'existence de cet homme sera donc soumise à un code d'honneur précis, auquel il lui sera impossible de déroger, même à la fin. C'est pourquoi, même si, comme c'était mon cas, on n'a pas lu le roman de Thériault, on voit dès le début dans quelle direction s'oriente le récit: un capitaine n'a pas d'autre choix que de couler avec son bateau.

Même si la vieillesse est un naufrage, comme l'a très bien compris Aldéi, ce n'est pas une raison pour devenir une épave. Il cherche à tirer sa révérence en beauté. L'occasion lui en sera offerte par la découverte qu'il a faite au pied d'une falaise: une barque s'y est échouée. En ca-



LE SOLEIL

Québec, Le Soleil, samedi 29 novembre 1986

"Le dernier havre" avec Paul Hébert

Une rêverie sereine sur le sens de la vie

LE DERNIER HAVRE, drame réalisé par Denyse Benoit, d'après le roman d'Yves Thériault. Adaptation et scénario de Denyse Benoit, avec une contribution de Jean-Pierre Lefebvre. Ph.: Robert Vanherweghem. Mus.: Alain Payette. Int.: Paul Hébert, Louisette Dussault, Claude Gauthier et Robert Rivard. Québec, 1986, couleur, 81 min. Au Cinéplex-Odéon (Charest).

Le dernier havre est d'une certaine manière un conte pour adultes, un lancinant film poétique portant à la rêverie. Mais sitôt sorti de ce rêve, votre être rationnel, christianisé, se mettra peut-être à se poser des questions avec d'autres sur la moralité du geste ultime posé par ce vieux marin naufragé parvenu au bord extrême de sa vie.

Le film est une adaptation du

roman d'Yves Thériault, cet écrivain né à Québec, malheureusement disparu il y a trois ans avant même d'avoir pu prendre connaissance de la version finale du scénario qu'en a tiré la réalisatrice Denyse Benoit. Ce romancier, qui a signé entre autres l'émouvant *Aguk*, avait déjà pu se familiariser avec la mort, de la manière froide et sereine dont les Inuits l'abordaient autrefois, comme cela se faisait aussi dans d'autres sociétés. On se souviendra de *La balade de Yurayama* du Japonais Shohhei Inamura dans lequel une vieille se fait transporter au sommet du montagne pour y affronter la mort.

C'est toutefois avec beaucoup plus de pudeur que le sujet est abordé par la réalisatrice qui n'avait pu tourner jusqu'à maintenant qu'un autre long métrage de fiction, soit *La belle apparence*, en 1979.

Contrairement au *Déclin de l'empire américain* qui débattait directement du même sujet — l'empire des sens, *Le dernier havre* n'aborde la question du suicide chez les vieux qu'en filigrane, laissant aux spectateurs, si cela leur chante, le soin d'en discuter. En fait, c'est d'avantage de dignité qu'il s'agit ici.

Depuis que l'usure du temps l'a confiné à la terre ferme, le vieil Aldéi promène ses vieux os encore solides sur la rive, à scruter l'horizon. Dans l'espoir qu'un puissant vent vienne dégrader son navire naufragé du récit de la vieillesse. Maintenant qu'on a vendu son navire, il refuse de passer le reste de ses jours à se bercer près de la fenêtre en attendant que la vie l'oublie.

Cet espoir prendra symbolique-

ment la forme d'une barque échouée dans une petite baie, à l'abri des regards curieux. A l'insu des gens du village et de sa famille, et avec la complicité de quelques personnes en mesure de le comprendre, il se mettra à l'oeuvre pour transformer la barque en bateau semblable à celui qu'il possédait. Agathe, c'est ainsi qu'il la nommera en souvenir d'un bel ange aux yeux verts, le transportera pour son voyage ultime.

Le film s'appuyant sur une présence remarquable du merveilleux Paul Hébert est comme une longue rêverie toute sereine sur le sens de la vie.

De son île d'Orléans où il vit depuis longtemps, le comédien québécois a eu le temps d'apprendre à

regarder au loin, comme son personnage Aldéi.

Le décor choisi est celui de Bonaventure dans la baie des Chaleurs. La photographie, excellente, sait rendre la beauté de ce paysage divin, avec ses maisons coquettes de couleurs vives chantant la douce lumière de ce pays. Les voix ayant été ajoutées en post-synchronisation jouent parfois de vilains tours comme cette conversation entre Aldéi et le marchand général qui donne l'impression à l'oreille d'avoir été tenue dans une cathédrale. Mais ces faiblesses sont compensées par le travail particulièrement efficace du bruiteur.

Léonce GAUDREAU

Aldéi, la meilleure composition de Paul Hébert

par Pierre ROBERGE
MONTREAL (PC) — Le vieux pêcheur Aldéi est sans doute jusqu'ici la meilleure composition de Paul Hébert au cinéma. Le comédien remplit et crève le grand écran dans *Le dernier Havre*, le long métrage de Denyse Benoit tiré d'un roman d'Yves Thériault.

Le drame d'Aldéi, c'est que le métier de la pêche a changé et l'a rejeté, lui l'aristocrate de la mer. Son fils (joué par Claude Gauthier) est bien pêcheur lui aussi mais à la moderne et, insulté suprême, il a profité de deux petites journées de celui-ci à l'hôpital pour vendre la barque de son père.

Le roman de Thériault et le film de Mme Benoit racontent comment Aldéi, à l'insu de ses proches contrariés par son autonomie et ses convictions, va remettre en état la barque qui dépérit sur la grève.

Paul Hébert fait vivre naturellement ce personnage astucieux et discret, avec des sautes d'humeur, oscillant entre le grincheux

et le taquin. Aldéi est aussi convaincant dans ses brefs moments de désarroi que dans ceux où le regard pétillant de triomphe.

La distribution est à l'avenant, toute en justesse et en sobriété; surtout le fils et la bru soupçonneuse (Louise Dussault), le commerçant Flower (Robert Rivard) qui regrette de ne pas avoir les jambes d'Aldéi.

Tourné en 1985 du côté de la Baie des Chaleurs (à Caplan et Port-Daniel entre autres), *Le dernier Havre* offre un magnifique portrait du pays (direction photo de Robert Vanherweghem) en plus d'un véritable suspense: Aldéi — il bénéficie de complicités hors la famille — met-

tra-t-il son bateau à l'eau?

Tôt un beau matin d'été, il engraisse ses géraniums et cire ses chaussures pour aller à son rendez-vous important avec la mer...

Le film fait des transitions harmonieuses entre le passé et le présent. Les premières scènes montrent le héros, venu à 13 ans de l'intérieur des terres, découvrant le métier des pêcheurs.

Puis Aldéi âgé, vu de dos, regarde rêveusement la mer quand, tout à coup, un trois-mâts motorisé traver-

se le paysage. Et même s'il préfère sa barque en bois, il ne vit pas de toquades passées, il sait que la promesse d'un magnétoscope peut amadouer sa bru.

Denyse Benoit, qui a travaillé au film depuis 1979, raconte d'ailleurs le soulagement d'Yves Thériault quand elle est allée le voir la première fois, à Rawdon: "J'avais assez peur de te voir sortir de l'autobus avec des sabots aux pieds, venue tout droit de la rue Saint-Denis."

Thériault lit plu-

sieurs moutures du scénario et, à l'été de 1982, dit à la cinéaste: "Il est temps... ça va être un beau film." Le romancier lira des versions jusqu'à l'été de 1983, il meurt le 20 octobre suivant.

Quant à Paul Hébert, la réalisatrice raconte qu'elle lui a d'abord trouvé un physique trop léger: "Mon vieux pêcheur ne peut avoir la démarche d'un jeune de 20 ans." Elle lui trouve donc des bottes lourdes et de grosses godasses.

Le dernier Havre, qui prendra l'affiche

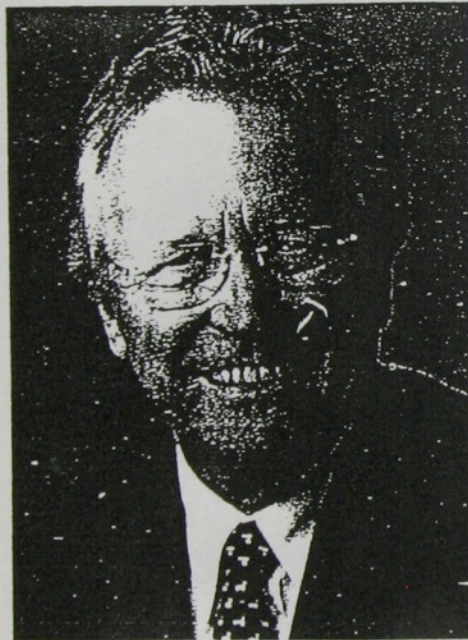
dans quelques jours, est une production de Marc Daigle et Danny Chalifour, membres de l'ACPAV (Association coopérative des productions audio-visuelles), organisme à qui on doit des films comme *La Femme de l'hôtel* (Léa Pool), *Elvis Gratton* (Pierre Falardeau), *Les Vidangeurs* (Camille Coudari) et *Caffè Italia* (Paul Tana).

Le Cinéma vu par...

JEAN-PAUL L'ALLIER

Par Serge Pallascio

«Le plaisir de plonger dans un autre monde»



Jean-Paul L'Allier

sensible.

er: J'ai découvert qu'on avait une vie culturelle propre au Québec qui émergeait. En y avait Vigneault, Charlebois et tous les autres créateurs du domaine de la musique ou



de la littérature, il y avait des créateurs dans le domaine du cinéma: Claude Jutra, Gilles Carle, etc. Je me souviens particulièrement d'un film dont personne ne se rappelle probablement aujourd'hui et que j'avais adoré. Ça s'appelait *Le Dernier Havre* (réalisé par Denyse Benoit, en 1986, d'après un roman d'Yves Thériault). Paul Hébert y jouait le rôle d'un vieux pêcheur qui vit avec son fils en sa belle-fille et qui se rend compte qu'il devient de plus en plus embarrassant pour eux. C'est un film d'une grande tristesse, mais ce genre de cinéma me touche.

Toulon

PUBLICITÉ - Agence Havas, boulevard de

LE « DERNIER HAVRE » EST AU QUEBEC



« Le dernier Havre ». Au centre Paul-Hébert, le vieux pêcheur, héros du film.

Le long métrage inspiré du roman d'Yves Thériault est l'une des révélations du XIX^e Festival du film maritime et d'exploration

Le XIX^e Festival du film maritime et d'exploration court grand large, une fois de plus s'avère comme le grand rendez-vous annuel de tous ceux qui savent voir au-delà de l'horizon, de tous ceux qui savent crever le miroir.

Mercredi soir, les secrets du « Titanic » ont été une véritable révélation, et ce film remarquable produit par la National Geographic Society (U.S.A.) est venu conforter les dimensions internationales du Festival. Une fois n'est pas coutume et aujourd'hui, nous voulons donner un éclairage particulier à un film remarquable qui nous est venu du lointain Québec. « Le dernier havre », un long métrage de fiction, avec Paul Hébert, une adaptation du roman d'Yves Thériault, d'après un scénario de Denyse Benoit.

Denyse Benoit, venue à Toulon pour la circonstance, ne nous a pas cachés son admiration pour Yves Thériault, l'au-

teur le plus libre, le moins définissable, de tous les écrivains du Québec, qui fut directeur des Affaires culturelles au ministère des Affaires indiennes et du Grand-Nord. En rentrant à la maison après une longue marche solitaire, Aldei apprend au souper qu'on a tué le vieux cheval du voisin.

Il reçoit cette nouvelle comme un choc, lui, le vieux pêcheur dont la famille a pris prétexte d'une courte maladie pour vendre son bateau.

En dépit des oppositions, des suspensions, Aldei, cet enfant des terres, venu à la mer, poursuit son dernier rêve. Il s'affaire, répare au prix de mille ru-

reille enfin, et par un de ces beaux jours d'été où l'on se plaît à croire au miracle, se saborde. Le film est tout en teintes pastel. Précis, méticuleux, un peu long peut-être, il est très émouvant. Et si nous recensions sa philosophie un peu nihiliste, lui préférant les beaux accents d'Hemingway ou d'Emile Verhaeren, nous l'avons pourtant aimé. Sobre, émouvant, conçu par touches successives, un peu à la manière des impressionnistes, il fait honneur à ses réalisateurs, nos lointains cousins du Québec.

L'hommage à Hans Hass, demain samedi, sera sans nul doute un des temps forts de ce XIX^e Festival. Hans Hass est aux pays de langue allemande ce que le commandant Cousteau est à la France.

G. JAUFFRET.

24— OTTAWA-NULL, JEUDI
9 OCTOBRE 1986

LE DROIT

- Le Dernier havre, de Denyse Benoit

Une première mondiale

par Paule La Roche

Un événement important viendra ce soir marquer le déroulement des Sept jours du cinéma, au Cinéma des Promenades de Gatineau, à 19 h et à 21 h 30: les cinéphiles assisteront à la première mondiale du film québécois Le dernier havre, de Denyse Benoit, d'après le roman de Yves Thériault.

Le Dernier havre met en vedette le grand comédien québécois, Paul Hébert, qui interprète le vieux Aldei, personnage principal du film. Tourné en Gaspésie, sur la Baie des Chaleurs, à Bonaventure. Aux côtés de Paul Hébert, on retrouve Louise Dussault dans le rôle de Micheline, sa bru, Claude Gauthier, dans le rôle de Paul, son fils, et Robert Rivard interprétant celui de Flower, l'écornifleux du village. Comme tout le monde, il cherche à savoir ce que peut bien mijoter Aldei qu'on ne reconnaît plus depuis que le vieux cheval du voisin a été abattu...

Parler avec sa réalisatrice d'un film qu'on a pas vu, quand on n'a pas lu le roman dont elle s'est inspirée, s'avère une entreprise difficile, délicate. Je regarde le ventre rond, attendrissant, de Denyse Benoit qui mettra au monde son premier enfant dans peu de temps. Dans ma tête, plane le même mystère... De quoi aura l'air cet enfant-là? Et de quoi a l'air son film? Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle dit, lorsque nous nous quitterons sur le pas de la porte: «Ca me fera deux accouchements dans la même année!»

A la différence près que la gestation du Dernier havre aura duré six ans... Denyse Benoit en était à scénariser un autre film, en 1979, lorsqu'elle lut Le Dernier havre. Coup de foudre?

«En quelque sorte. J'ai trouvé le roman très beau, très près de préoccupations que j'ai depuis que je suis très jeune, des questions que je pose sur la vieillesse. En 1973, j'avais tourné un court métrage de 10 minutes sur le problème du vieillissement, en présentant trois femmes de trois générations, dont la plus vieille était atteinte de la maladie d'Alzheimer...»

Mais avant le thème du vieillissement, c'est d'abord celui de l'harmonie avec la nature que Denyse Benoit exprime dans Le Dernier havre, un thème qui correspond au choix personnel de vie de la réalisatrice et qui rejoint très certainement l'œuvre de Thériault, ce beau géant de la littérature québécoise qui replace toujours l'homme dans son environnement, autant naturel que socio-culturel. Remettez-vous en mémoire Agaguk, Ashini, La fille laide...

«Dans mes films, je continue Denyse Benoit, je cherche surtout à raconter des histoires. A cause de ma formation théâtrale, je cherche une mise en situation dramatique, j'essaie de heurter mon personnage à quelque chose. D'où la difficulté de scénariser Le Dernier havre, qui est un roman très philosophique. Je voulais en faire un film, mais comment le mettre en image?»

La réponse est venue, petit à petit, au gré de l'amitié qui s'est tissée entre Denyse Benoit et Yves Thériault qu'elle a connu peu après avoir lu son roman. «J'avais soif de connaître l'homme... Il est très pro-



Denyse Benoit, réalisatrice du film Dernier havre, et Paul Hébert, qui interprète le rôle principal dans le film, seront présents au Cinéma des promenades de Gatineau pour la première mondiale du film, ce soir, à 19 h et à 21 h 30.

ans. Nous sommes devenus amis. Il connaît mon imaginaire. Il m'a fait confiance et m'a laissé développer son roman, en faire sa transposition... J'ai beaucoup insisté sur la gestuelle, le tactile, la découverte de la matière, alors qu'Aldei rafistole la vieille épave. J'ai exploité aussi sa relation à la mer...

Yves Thériault n'a pas lu le roman. Il aura lu les premiers scénarios, qu'il a écrits en 1983, le jour même où il recevait la copie photo de la version finale.

L'émotion teinte tout de la cinéaste. Mais c'est

AUX CÔTÉS DE CLAUDE GAUTHIER ET LOUISETTE DUSSEAUT

PAUL HÉBERT À SON MEILLEUR DANS «LE DERNIER HAVRE»

Tiré du roman de YVES THÉRIault et réalisé par DENYSE BENOIT, «LE DERNIER HAVRE» prenait l'affiche le 24 octobre, au cinéma Odéon-Berlioz.

Après «La belle apparence» en 1979 (sélectionné au Festival de Poitiers, à

dignité! Un mois plus tard, à Montréal, elle rencontre YVES THÉRIault. Et c'est à l'été 1982 qu'elle entreprend l'adaptation et la scénarisation du «LE DERNIER HAVRE». THÉRIault est heureux: «Il est temps... ça va être un beau film!». Un an plus tard, YVES lit la première version de

En rentrant à la maison, une longue marche solitaire apprend qu'on a tué le vieux cheval du voisin. Aldei reçoit la nouvelle comme un choc profondément troublé. Sa famille a-t-elle vendu le bateau? Pourquoi l'épave cesse dans ses mémoires



Jean-Guy Moreau, Denyse Benoit, la réalisatrice, Paul Hébert et sa femme.

Buffet de fruits
de mer

A LA DEMANDE





Après l'accouchement de son fils en 1986, elle se consacre principalement à la scénarisation. Cela ne l'empêche pas de se replonger dans la réalisation.

Ainsi, en 1991, elle produit, réalise et scénarise son docudrame **Two Thieves**, sur le parcours d'une femme sculpteur montréalaise (Liliana Berezovsky), diffusé sur le réseau CBC-Toronto.

En 2003-2004, elle termine d'écrire et de réaliser son long métrage **Le Secret de Cyndia**, dramatique sur les jeux de séduction entre un adulte et une enfant de douze ans.



Une jeune femme revient au village de son enfance pour exorciser une troublante histoire de harcèlement dont elle a été victime lorsqu'elle avait 12 ans. C'est donc à travers les souvenirs de l'adulte que nous découvrons Cyndia, la gamine, qui, talonnée par ses deux jeunes frères rêveurs et espiègles, se laisse entraîner petit à petit dans le piège de la séduction et tombe sous le charme d'un charmant voisin.

LE SECRET DE CYNDIA est une œuvre troublante traitée avec maturité, recul et subtilité par la cinéaste indépendante Denyse Benoît. Offrant une approche cinématographique très près du cinéma direct, ce vidéo-film propose un regard original et particulier sur les relations adultes-enfants sans tomber dans le voyeurisme ou la complaisance.

Le temps des fêtes 2003-2004 marque la sortie du long métrage d'un conte de Noël, *Station Nord*, réalisé par Jean-Claude Lord, et dont Denise Benoit est co-scénariste.



Entre 1976 et 1990 Denise Benoit a été vice-présidente, puis trésorière de l'Association des réalisateurs de films du Québec (ARFQ, devenu ARRFQ). Elle a été membre de plusieurs jurys pour le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des Arts et Lettres du Québec.

Auteur de nombreux textes publiés dans des revues telles que *Lumière*, à Montréal, et *Image et Son*, pour la France. La cinéaste a également donné de nombreux ateliers et conférences sur l'écriture en cinéma.

En 2005-2006, Denise Benoit concentre son énergie et son temps à l'écriture littéraire en rédigeant *Le Lieu Dit*, *Olivia du Tarn* et *Les Contes de l'enfant aux tisons*. En 2007-2008, ses contes littéraires l'entraînent vers l'illustration, la ramenant à sa grande passion des arts plastiques.





2009-2010, Denise Benoit qui s'est construite un grand atelier, passe le plus de son temps à faire des murales de mosaïque.

En parallèle à sa carrière artistique, Benoit a su gérer une entreprise agricole et touristique, le *Verger des Oies*.

Attestation

L'Institut de technologie agro-alimentaire de Saint-Hyacinthe, un établissement du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec atteste que

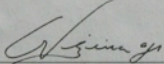
DENISE BENOIT

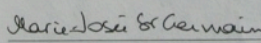
a satisfait aux exigences du cours **LA PRODUCTION ARTISANALE**

DE BOISSONS ALCOOLIQUES d'une durée de **30** heures.

En foi de quoi nous lui décernons la présente attestation.

À Saint-Hyacinthe ce **14^e** jour de **MARS** 19**98**


 Directeur général


 Directrice de la Formation continue

Québec 

